



Jean de La Fontaine

# Fables



Classiques  
universels

## Distribution

### **Allemagne :**

*Buchvertrieb O. Liesenberg*  
Grossherzog-Friedrich-Str. 56  
D-77694 Kehl

### **Russie :**

*Magma*  
ul. Smolnaya, 71/24  
125455 Moscou

### **Espagne :**

*Ribera Libros*  
Poligono Martiartu, Calle 1, N° 6  
48480 Arrigorriaga – Vizcaya

### **Tunisie :**

*L'Univers du livre*  
39, rue Naplouse  
1002 Tunis

### **Maroc :**

*Librairie des Écoles*  
12, avenue Hassan II  
Casablanca

Achévé d'imprimer en février 2000  
sur les presses de l'imprimerie Mateu Cromo  
à Pinto – Espagne

Dépôt légal 1<sup>er</sup> trimestre 2000

## Table des matières

Préface . . . . .	3
À Monseigneur le Dauphin . . . . .	7
Préface de Jean de La Fontaine (1668) . . . . .	9
À Monseigneur le Dauphin . . . . .	15
Livre premier . . . . .	16
Livre deuxième . . . . .	37
Livre troisième . . . . .	59
Livre quatrième . . . . .	77
Livre cinquième . . . . .	102
Livre sixième . . . . .	120
Épilogue . . . . .	139
Avertissement . . . . .	140
À Madame de Montespan . . . . .	141
Livre septième . . . . .	143
Livre huitième . . . . .	168
Livre neuvième . . . . .	205
Livre dixième . . . . .	229
Livre onzième . . . . .	255
Épilogue . . . . .	269
À Monseigneur le Duc de Bourgogne . . . . .	270
Livre douzième . . . . .	272

Jean de La Fontaine

*Fables*

Préface de  
Bruno Vincent



Classiques  
universels

© L'Aventurine  
ISBN 2-84595-006-3

此为试读, 需要完整PDF请访问: [www.ertongbook.com](http://www.ertongbook.com)

## Préface

La postérité littéraire a édifié Jean de La Fontaine en véritable monument pédagogique. Parce que ses *Fables* ont été traduites dans plus d'une centaine de langues, d'innombrables bacheliers, de culture et d'origine assez diverses, se souviendront, leur vie durant, de quelques-uns de ses plus fameux vers. Le génie tout à la fois insurpassable et indémodable de ces *moralités rimées* entretient ainsi, à lui seul, la mémoire d'un auteur proprement classique. Néanmoins, un puissant paradoxe perdure : La Fontaine est appris par cœur mais rarement lu, et, de surcroît, il est honoré sans être tout à fait connu.

La naïveté apparente de sa poésie provoque du temps même de son existence un malentendu persistant. Faute de confidences significatives de sa part ou encore de témoignages fondés de ses proches, ses tous premiers biographes se contentent de lui fabriquer une réputation trompeuse. Guy Patin dans ses *Lettres*, Mathieu Marais dans son *Histoire de la vie et des ouvrages de M. de La Fontaine* ou Louis Racine dans ses *Mémoires* décrivent, sans davantage de précision, un personnage au tempérament rêveur et au caractère insouciant. Voltaire, à son tour, contribue à la déconsidération du fabuliste par la banalité de son jugement : « La Fontaine, bien moins châtié dans son style, bien moins correct dans son langage, mais unique dans sa naïveté et dans les grâces qui lui sont propres, se mit, par les choses les plus simples, presque à côté de ces hommes sublimes (*à savoir Corneille, Racine, Molière, Bossuet, La Rochefoucauld, Pascal, etc.*)... Tous ces grands hommes furent connus et protégés de Louis XIV, excepté La Fontaine. Son extrême simplicité, poussée jusqu'à l'oubli de soi-même, l'écartait d'une cour qu'il ne cherchait pas ; mais le duc de Bourgogne l'accueillit, et il reçut dans sa vieillesse quelques bienfaits de ce prince. Il était, malgré son génie, presque aussi simple que les héros de ses fables... Ses contes ne sont que ceux du Pogge, de l'Arioste, et de la reine de Navarre. Si la volupté est dangereuse, ce ne sont pas des plaisanteries qui inspirent cette volupté. On pourrait appliquer à La

Fontaine son admirable fable des *Animaux malades de la peste*, qui s'accusent de leurs fautes : on y pardonne tout aux lions, aux loups, et aux ours ; et un animal innocent est dévoué (*c'est-à-dire sacrifié*) pour avoir mangé un peu d'herbe. » (*Le Siècle de Louis XIV*, 1752). Moins de cent cinquante ans après la version définitive des *Fables* (1694), Balzac patronne la réédition des *Œuvres complètes de La Fontaine* (juillet 1826), aussitôt après avoir mené celle du théâtre complet de Molière. Dans une remarquable préface, celui-ci s'étonne de la négligence *des chroniqueurs galants* de l'époque vis-à-vis de l'un de leurs plus illustres représentants : « Son siècle lui a marqué trop d'indifférence pour avoir su recueillir des détails chers à la postérité. » Il faut patienter jusqu'aux interventions majeures de Georges Mongrédien (*Les précieux et les précieuses*, 1963) et de Pierre Clarac (*La Fontaine par lui-même*, 1961) pour voir l'auteur des *Fables* considéré objectivement selon son importance : dans la littérature du XVII<sup>e</sup> siècle en général, dans la *Querelle des Anciens et des Modernes* (1670-1693) en particulier. Avec Nicolas Boileau, Jean Racine et Jean de La Bruyère, entre autres, La Fontaine prend en effet parti pour la tradition antique. Il s'affiche comme l'héritier inspiré et l'imitateur intègre des maîtres classiques grecs (Platon, Plutarque) et latins (Virgile, Horace, Térence). De fait, ses plus beaux *discours animaliers* puisent leur origine littéraire dans l'œuvre foisonnante du fabuliste grec Ésope (v. VI<sup>e</sup> s. av. J.-C.).

Les aspirations réelles de La Fontaine – ses options politiques, son ambition sociale, son parti pris religieux, sa conduite intellectuelle – n'ont été partagées que par de rares amis intimes : Antoine Furetière, Nicolas Boileau, Jean Racine, Olivier Patru, Gédéon Tallemant, Louis et François Maucroix. Ceux-là, essentiellement juristes et hommes de lettres, sont presque tous des amis de la toute première jeunesse du poète : ils l'encouragent donc dans sa passion naissante pour les compositions versifiées. Si la renommée ne vient à lui qu'aux alentours de la quarantaine avec la publication du premier recueil des *Fables* (1668), le goût du style déclamatoire lui vient vers ses quinze ans. La lecture de *L'Astrée* (1628) d'Honoré d'Urfé lui révèle l'*idéal précieux* de son temps :

*À peine la raison vint éclairer mon âme  
Que je sentis l'ardeur de ma première flamme.*

L'achèvement de ses études secondaires à Paris coïncide avec une crise mystique. Aussi, le 27 avril 1641, La Fontaine entre-t-il en qualité de novice au couvent de l'Oratoire, rue Saint-Honoré. Le père Batterel, qui lui sert alors de tuteur, prend rapidement conscience du caractère secret de son pensionnaire mais, surtout, de son talent d'improvisateur : « L'ascendant qui le poussait à faire

des vers se fit sentir dès le temps de l'Institution, pendant laquelle il a avoué à son ami Boileau qu'il s'occupait plus volontiers à lire des poètes que Rodriguez (*théologien espagnol*) et faire des études ecclésiastiques, et il en paraît quelque chose sur nos Registres, où je trouve, au 28 octobre 1641, "que notre confrère de La Fontaine l'aîné se rendra à Saint-Magloire, pour y étudier en théologie, à quoi il a été convié et pressé", ce qui suppose qu'il en avait du dégoût, et que peut-être, il songeait alors à se retirer, comme il fit vraisemblablement peu de temps après, n'étant plus mention de lui après cela dans nos livres. » Le comte de Brienne apporte une explication savoureuse à cet engagement si brusquement rompu : « La Fontaine a été de l'Oratoire ; il en est sorti ou on le pria de se retirer, parce qu'il fit des vers sur la manière de prier à l'Oratoire. »

Désabusé, désœuvré, la fièvre de l'écriture au front, La Fontaine se tourne vers l'étude du Droit et obtient le titre d'avocat au parlement de Paris, en 1649. De cette manière, il peut bientôt succéder à son père dans la charge de maître des Eaux et Forêts. Un acte notarié en date du 37 janvier 1652 fixe le périmètre de sa juridiction entre Château-Thierry, Reims et Épernay. Ses responsabilités nouvelles s'exercent non sans mal. Il lui faut régler les chasses et les pêches, réprimer le braconnage, ordonner les coupes viles, autant de préoccupations contraires à son caractère aimable et indépendant. Il arrive ainsi que le ministre Colbert le réprimande et l'enjoigne de « faire une exacte recherche des gaspillages de bois et de tous les abus et malversations dont avaient à souffrir les forêts commises à sa surveillance. » Il n'en demeure pas moins certain que La Fontaine a exercé ses fonctions avec régularité et probité.

La première œuvre véritable de La Fontaine paraît en 1654. L'auteur a trente-trois ans. Tragédie inspirée d'un drame antique de Térence, *L'Eunuque* reçoit un accueil discret dont l'abbé Michel de Marolles se fait l'écho plutôt flatteur dans ses *Mémoires* (1659) : « *L'Eunuque* a été agréablement imitée en vers par M. de La Fontaine de Château-Thierry de qui toutes les choses que nous avons vues, également judicieuses et polies, sont bien dignes de l'estime qu'elles se sont acquise parmi les gens d'esprit. » La dédicace de son poème mythologique, *Adonis*, lui vaut, à partir de l'hiver 1658, la protection du tout-puissant Nicolas Fouquet, surintendant des Finances de Louis XIV jusqu'en 1661. Une farce vient ensuite, *Les Rieurs du Beau-Richard*, jouée avec un succès tout relatif entre 1659 et 1660. En 1664, son premier recueil de contes, *Nouvelles en vers tirées de Boccace et de l'Arioste*, remporte un succès considérable. Le second volume, *Contes et Nouvelles*, suit à peine quelques semaines écoulées. L'avertissement au lecteur annonce l'avènement des *Fables* : « On ne peut pas dire que toutes les saisons soient favorables pour toutes sortes de livres. Il n'ap-

partient qu'aux ouvrages vraiment solides et d'une souveraine beauté d'être bien reçus de tous les esprits et de tous les siècles sans avoir d'autre passeport que le seul mérite dont ils sont pleins. Comme les miens sont fort éloignés d'un si haut degré de perfection, la prudence veut que je les garde dans mon cabinet, à moins que de bien prendre mon temps pour les en tirer. »

Le 31 mars 1668, les libraires Claude Barbin et Denys Thierry groupent les livres I à VI des *Fables choisies mises en vers par Monsieur de La Fontaine*. L'édition augmentée met plus de dix ans pour aboutir. Les livres VII et VIII sortent en 1678 ; les livres IX, X et XI en 1679. Le livre XII, ultime versement aux *Fables*, date du 1<sup>er</sup> septembre 1693.

Entre-temps, La Fontaine brigue un siège à l'Académie française et y est élu le 24 avril 1684. Diverses autres de ses livraisons poétiques comme *Les amours de Psyché et de Cupidon* (1669), *Clymène* (1671), *Daphné* (1682) dénotent d'un style de composition plus sophistiqué et assez caractéristique du style de cour.

Jean Orieux dresse un portrait concluant du créateur des *Fables* : « La Fontaine échappe à tous les jugements et s'évade de toutes les catégories. Le voici en disciple d'Epicure ; si l'on tourne la page, il est janséniste. Il est paresseux et s'en flatte ; penchons-nous sur les manuscrits qu'on a de lui ; c'est un travail de bénédictin. Il raille les prêtres, le pape, adore la volupté ; or, il n'a jamais cessé d'être profondément religieux. Tantôt il flatte le roi pour ses conquêtes et le pousse à conquérir encore ; tantôt il exècre les conquérants et, en mainte occasion, fait l'éloge de la paix. Il chante la solitude et la simplicité rustiques, mais il se complait dans les salons des duchesses. Il fait sa cour aux femmes les plus élégantes dans des poèmes d'une délicatesse inimitable, mais il aime fidèlement les gaillardises d'auberge et de bordel. Une douce gaité baigne son œuvre ; or, il est la proie d'une mélancolie profonde... Il faut en prendre son parti : La Fontaine est tout cela. »

Bruno VINCENT

À  
Monseigneur le Dauphin

MONSEIGNEUR,

S'il y a quelque chose d'ingénieux dans la république des lettres, on peut dire que c'est la manière dont Ésope a débité sa morale. Il serait véritablement à souhaiter que d'autres mains que les miennes y eussent ajouté les ornements de la poésie, puisque le plus sage des anciens a jugé qu'ils n'y étaient pas inutiles. J'ose, MONSEIGNEUR, vous en présenter quelques essais. C'est un entretien convenable à vos premières années. Vous êtes en un âge où l'amusement et les jeux sont permis aux princes ; mais en même temps vous devez donner quelques-unes de vos pensées à des réflexions sérieuses. Tout cela se rencontre aux fables que nous devons à Ésope. L'apparence en est puérile, je le confesse ; mais ces puérilités servent d'enveloppe à des vérités importantes.

Je ne doute point, MONSEIGNEUR, que vous ne regardiez favorablement des inventions si utiles et tout ensemble si agréables, car que peut-on souhaiter davantage que ces deux points ? Ce sont eux qui ont introduit les sciences parmi les hommes. Ésope a trouvé un art singulier de les joindre l'un avec l'autre. La lecture de son ouvrage répand insensiblement dans une âme les semences de la vertu, et lui apprend à se connaître sans qu'elle s'aperçoive de cette étude, et tandis qu'elle croit faire tout autre chose. C'est une adresse dont s'est servi très heureusement celui sur lequel Sa Majesté a jeté les yeux pour vous donner des instructions. Il fait en sorte que vous apprenez sans peine, ou, pour mieux parler, avec plaisir, tout ce qu'il est nécessaire qu'un prince sache. Nous espérons beaucoup de cette conduite. Mais, à dire la vérité, il y a des

choses dont nous espérons infiniment davantage : ce sont, MONSEIGNEUR, les qualités que notre invincible Monarque vous a données avec la naissance ; c'est l'exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands desseins, quand vous le considérez qui regarde sans s'étonner l'agitation de l'Europe, et les machines qu'elle remue pour le détourner de son entreprise ; quand il pénètre dès sa première démarche jusque dans le cœur d'une province où l'on trouve à chaque pas des barrières insurmontables, et qu'il en subjugué une autre en huit jours, pendant la saison la plus ennemie de la guerre, lorsque le repos et les plaisirs règnent dans les cours des autres princes ; quand, non content de dompter les hommes, il veut triompher aussi des éléments ; et quand, au retour de cette expédition où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses peuples comme un Auguste : avouez le vrai, MONSEIGNEUR, vous soupirez pour la gloire aussi bien que lui, malgré l'impuissance de vos années ; vous attendez avec impatience le temps où vous pourrez vous déclarer son rival dans l'amour de cette divine maîtresse. Vous ne l'attendez pas, MONSEIGNEUR, vous le prévenez. Je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquiétudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'esprit, de courage et de grandeur d'âme, que vous faites paraître à tous les moments. Certainement, c'est une joie bien sensible à notre monarque, mais c'est un spectacle bien agréable pour l'univers que de voir ainsi croître une jeune plante qui couvrira un jour de son ombre tant de peuples et de nations.

Je devrais m'étendre sur ce sujet : mais, comme le dessein que j'ai de vous divertir est plus proportionné à mes forces que celui de vous louer, je me hâte de venir aux fables, et n'ajouterais aux vérités que je vous ai dites que celle-ci : c'est, MONSEIGNEUR, que je suis, avec un zèle respectueux,

Votre très humble, très obéissant, et très fidèle serviteur,

DE LA FONTAINE

## Préface de Jean de La Fontaine (1668)

L'indulgence que l'on a eue pour quelques-unes de mes fables me donne lieu d'espérer la même grâce pour ce recueil. Ce n'est pas qu'un des maîtres de notre éloquence n'ait désapprouvé le dessein de les mettre en vers : il a cru que leur principal ornement est de n'en avoir aucun ; que d'ailleurs la contrainte de la poésie, jointe à la sévérité de notre langue, m'embarrasseraient en beaucoup d'endroits, et banniraient de la plupart de ces récits la brèveté, qu'on peut fort bien appeler l'âme du conte, puisque sans elle il faut nécessairement qu'il languisse. Cette opinion ne saurait partir que d'un homme d'excellent goût ; je demanderais seulement qu'il en relâchât quelque peu, et qu'il crût que les grâces lacédémoniennes ne sont pas tellement ennemies des muses françaises, que l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

Après tout, je n'ai entrepris la chose que sur l'exemple, je ne veux pas dire des anciens, qui ne tire point à conséquence pour moi, mais sur celui des modernes. C'est de tout temps, et chez tous les peuples qui font profession de poésie, que le Parnasse a jugé ceci de son apanage. À peine les fables qu'on attribue à Ésope virent le jour, que Socrate trouva à propos de les habiller des livrées des Muses. Ce que Platon en rapporte est si agréable, que je ne puis m'empêcher d'en faire un des ornements de cette préface. Il dit que Socrate étant condamné au dernier supplice, l'on remit l'exécution de l'arrêt, à cause de certaines fêtes. Cébès l'alla voir le jour de sa mort. Socrate lui dit que les Dieux l'avaient averti plusieurs fois, pendant son

sommeil, qu'il devait s'appliquer à la musique avant qu'il mourût. Il n'avait pas entendu d'abord ce que ce songe signifiait; car, comme la musique ne rend pas l'homme meilleur, à quoi bon s'y attacher? Il fallait qu'il y eût du mystère là-dessous : d'autant plus que les Dieux ne se laissaient point de lui envoyer la même inspiration. Elle lui était encore venue une de ces fêtes. Si bien qu'en songeant aux choses que le Ciel pouvait exiger de lui, il s'était avisé que la musique et la poésie ont tant de rapport, que possible était-ce de la dernière qu'il s'agissait. Il n'y a point de bonne poésie sans harmonie; mais il n'y en a point non plus sans fiction; et Socrate ne savait que dire la vérité. Enfin il avait trouvé un tempérament : c'était de choisir des fables qui contiennent quelque chose de véritable, telles que sont celles d'Ésope. Il employa donc à les mettre en vers les derniers moments de sa vie.

Socrate n'est pas le seul qui ait considéré comme sœurs la poésie et nos fables. Phèdre a témoigné qu'il était de ce sentiment; et par l'excellence de son ouvrage, nous pouvons juger de celui du prince des philosophes. Après Phèdre, Avienus a traité le même sujet. Enfin les modernes les ont suivis : nous en avons des exemples, non seulement chez les étrangers, mais chez nous. Il est vrai que lorsque nos gens y ont travaillé, la langue était si différente de ce qu'elle est, qu'on ne les doit considérer que comme étrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entreprise : au contraire, je me suis flatté de l'espérance que si je ne courais dans cette carrière avec succès, on me donnerait au moins la gloire de l'avoir ouverte.

Il arrivera possible que mon travail fera naître à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matière soit épuisée, qu'il reste encore plus de fables à mettre en vers que je n'en ai mis. J'ai choisi véritablement les meilleures, c'est-à-dire celles qui m'ont semblé telles; mais outre que je puis m'être trompé dans mon choix, il ne sera pas difficile de donner un autre tour à celles-là même que j'ai choisies; et si ce tour est moins long, il sera sans doute plus approuvé. Quoi qu'il en arrive, on m'aura toujours obligation, soit que ma témérité ait été heureuse, et que je ne me sois point trop écarté du chemin qu'il fallait tenir, soit que j'aie seulement excité les autres à mieux faire.

Je pense avoir justifié suffisamment mon dessein : quant à l'exécution, le public en sera juge. On ne trouvera pas ici l'élégance ni l'extrême breveté qui rendent *Phèdre* recom-

mandable : ce sont qualités au-dessus de ma portée. Comme il m'était impossible de l'imiter en cela, j'ai cru qu'il fallait en récompense égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes : la langue latine n'en demandait pas davantage ; et si l'on y veut prendre garde, on reconnaîtra dans cet auteur le vrai caractère et le vrai génie de Térence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes : moi, qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont eues, je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc fallu se récompenser d'ailleurs : c'est ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardiesse, que Quintilien dit qu'on ne saurait trop égayer les narrations. Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raison : c'est assez que Quintilien l'ait dit. J'ai pourtant considéré que ces fables étant sues de tout le monde, je ne ferais rien si je ne les rendais nouvelles par quelques traits qui en relevassent le goût. C'est ce qu'on demande aujourd'hui : on veut de la nouveauté et de la gaieté. Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire ; mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux.

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ai donnée à cet ouvrage qu'on en doit mesurer le prix, que par son utilité et par sa matière : car qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'esprit, qui ne se rencontre dans l'apologue ? C'est quelque chose de si divin, que plusieurs personnages de l'antiquité ont attribué la plus grande partie de ces fables à Socrate, choisissant, pour leur servir de père, celui des mortels qui avait le plus de communication avec les Dieux. Je ne sais comme ils n'ont point fait descendre du ciel ces mêmes fables, et comment ils ne leur ont point assigné un dieu qui en eût la direction, ainsi qu'à la poésie et à l'éloquence. Ce que je dis n'est pas tout à fait sans fondement, puisque, s'il m'est permis de mêler ce que nous avons de plus sacré parmi les erreurs du paganisme, nous voyons que la Vérité a parlé aux hommes par paraboles ; et la parabole est-elle autre chose que l'apologue, c'est-à-dire un exemple fabuleux, et qui s'insinue avec d'autant plus de facilité et d'effet, qu'il est plus commun et plus familier ? Qui ne nous proposerait à imiter que les maîtres de la sagesse, nous fournirait un sujet d'excuse : il n'y en a point quand des abeilles et des fourmis sont capables de cela même qu'on nous demande.

C'est pour ces raisons que Platon, ayant banni Homère de sa république, y a donné à Ésope une place très honorable. Il souhaite

que les enfants sucent ces fables avec le lait ; il recommande aux nourrices de les leur apprendre : car on ne saurait s'accoutumer de trop bonne heure à la sagesse et à la vertu. Plutôt que d'être réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien ou au mal. Or quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces fables ? Dites à un enfant que Crassus, allant contre les Parthes, s'engagea dans leur pays sans considérer comment il en sortirait ; que cela le fit périr lui et son armée, quelque effort qu'il fit pour se retirer. Dites au même enfant que le Renard et le Bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif ; que le Renard en sortit s'étant servi des épaules et des cornes de son camarade comme d'une échelle ; au contraire, le Bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance ; et par conséquent il faut considérer en toute chose la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant. Ne s'arrêtera-t-il pas au dernier, comme plus conforme et moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit ? Il ne faut pas m'alléguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont telles qu'en apparence ; car dans le fond elles portent un sens très solide. Et comme, par la définition du point, de la ligne, de la surface, et par d'autres principes très familiers, nous parvenons à des connaissances qui mesurent enfin le ciel et la terre ; de même aussi, par les raisonnements et les conséquences que l'on peut tirer de ces fables, on se forme le jugement et les mœurs, on se rend capable des grandes choses.

Elles ne sont pas seulement morales, elles donnent encore d'autres connaissances : les propriétés des animaux et leurs divers caractères y sont exprimés ; par conséquent les nôtres aussi, puisque nous sommes l'abrégé de ce qu'il y a de bon et de mauvais dans les créatures irraisonnables. Quand Prométhée voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque bête : de ces pièces si différentes, il composa notre espèce ; il fit cet ouvrage qu'on appelle le Petit-Monde. Ainsi ces fables sont un tableau où chacun de nous se trouve dépeint. Ce qu'elles nous représentent confirme les personnes d'âge avancé dans les connaissances que l'usage leur a données, et apprend aux enfants ce qu'il faut qu'ils sachent. Comme ces derniers sont nouveau venus dans le monde, ils n'en connaissent pas encore les habitants ; ils ne se connaissent pas eux-mêmes ; on ne les

doit laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut ; il leur faut apprendre ce que c'est qu'un lion, un renard, ainsi du reste, et pourquoi l'on compare quelquefois un homme à ce renard ou à ce lion. C'est à quoi les fables travaillent : les premières notions de ces choses proviennent d'elles.

J'ai déjà passé la longueur ordinaire des préfaces ; cependant je n'ai pas encore rendu raison de la conduite de mon ouvrage. L'apologue est composé de deux parties, dont on peut appeler l'une le corps, l'autre l'âme. Le corps est la fable ; l'âme, la moralité. Aristote n'admet dans la fable que les animaux ; il en exclut les hommes et les plantes. Cette règle est moins de nécessité que de bienséance, puisque ni Ésope, ni Phèdre, ni aucun des fabulistes, ne l'a gardée ; tout au contraire de la moralité, dont aucun ne se dispense. Que s'il m'est arrivé de le faire, ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pu entrer avec grâce, et où il est aisé au lecteur de la suppléer. On ne considère en France que ce qui plaît : c'est la grande règle, et pour ainsi dire la seule. Je n'ai donc pas cru que ce fût un crime de passer par-dessus les anciennes coutumes, lorsque je ne pouvais les mettre en usage sans leur faire tort. Du temps d'Ésope, la fable était contée simplement ; la moralité séparée et toujours ensuite. Phèdre est venu, qui ne s'est pas assujéti à cet ordre ; il embellit la narration, et transporte quelquefois la moralité de la fin au commencement. Quand il serait nécessaire de lui trouver place, je ne manque à ce précepte que pour en observer un qui n'est pas moins important : c'est Horace qui nous le donne. Cet auteur ne veut pas qu'un écrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de son esprit, ni contre celle de sa matière. Jamais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut réussir n'en vient jusque-là ; il abandonne les choses dont il voit bien qu'il ne saurait rien faire de bon :

*...Et quæ*

*Desperat tractata nitescere posse, relinquit.*

C'est ce que j'ai fait à l'égard de quelques moralités du succès desquelles je n'ai pas bien espéré .

